

UN HIVER EN ÉTÉ

par
CHRISTOPHE
VAN GERREWEY

Traduit du néerlandais par Guy Rooryck.

À l'automne 2013, Christophe Van Gerrewey (° 1982) remporta de façon un peu inattendue, mais entièrement justifiée, le *Debuutprijs* ou prix du meilleur espoir littéraire, objet de convoitise de bien des écrivains flamands débutants, décerné chaque année à la veille de la foire du livre d'Anvers.

Van Gerrewey obtint cette récompense pour *Op de hoogte* (Au courant, 2012), un roman habilement construit sur le modèle d'une lettre qui, en même temps qu'elle exprime les vicissitudes de l'amour, relate la tentative désespérée consistant à réconcilier les désirs contradictoires où viennent s'échouer les relations amoureuses de nos temps modernes. Dans une banlieue de Gand, un homme se réveille dans une maison appartenant à des amis partis en vacances. Avec leur chat pour seul compagnon, il se souvient de l'été précédent, alors qu'une femme était encore à ses côtés. Il décide de lui écrire et évoque les endroits où ils ont vécu ensemble, les secrets qu'ils ont partagés et donne ainsi à entendre la voix de l'absente jusqu'à ce que celle-ci prenne le dessus et évince la sienne. Nous présentons dans les pages qui suivent quelques extraits traduits de *Op de hoogte*.

Avec la publication de *Trein met vertraging* (Train en retard, 2013), Van Gerrewey confirme son talent. Ce deuxième roman raconte l'histoire d'un trajet entre Ostende et la gare centrale d'Anvers. Le convoi s'immobilise sans raison apparente entre deux gares et n'arrivera jamais à destination. Mais là n'est pas l'essentiel. L'auteur lit les pensées des voyageurs, qui font ce que font les gens enfermés dans un train s'arrêtant en rase campagne: ils s'observent, essaient de s'occuper, écoutent de la musique, vont aux toilettes, mais rêvassent aussi aux grandes et moins grandes choses qui font la trame de leur vie.

Je devrais te mettre dans cette première phrase comme un mouchoir qui serait caché plein de plis au creux d'un poing et qu'un clown ferait réapparaître tel un bouquet. C'est ainsi qu'il conviendrait d'écrire une lettre: exprimer le principal trait de caractère en un seul adjectif (le cas échéant accompagné d'un adverbe), suivi du nom du destinataire, qui ne serait pas nécessairement le nom sous lequel tout le monde le connaît, mais qui pourrait donner à lire le lien l'unissant à l'expéditeur. Bien des raisons rendent de telles formules impossibles. Ceci n'est pas une lettre, et me voilà donc dispensé de l'obligation de m'adresser à toi et de résumer qui tu es, de résumer qui nous sommes, et ce qui s'est passé entre nous. Un texte comme celui-ci requiert d'autres règles.

Je me trouve dans une maison que tu connais bien, en compagnie exceptionnelle de quelqu'un dont tu as partagé la vie intime, pas très longtemps peut-être, mais longtemps assez. Dans quelle mesure un être humain peut-il connaître un chat? Combien de temps faut-il, combien d'événements, avant de partager l'intimité d'un animal et quelle part d'intimité emporte-t-on avec soi une fois venue l'heure de se quitter? Je vivrai le mois qui vient dans cette maison qui n'est pas la mienne et qui appartient à des amis partis quatre semaines en vacances. Parce qu'ils ne peuvent pas emporter Souris avec eux en voyage, parce que leurs plantes d'intérieur ont besoin d'eau, parce que les poissons ne survivent pas dans leur bocal sans paillettes de nourriture artificielle et sans eau fraîche, parce que le courrier s'entasserait et finirait par boucher la boîte aux lettres et que le facteur devrait alors retourner les lettres à l'expéditeur, parce que cela ne me dérange pas d'habiter quelque temps ailleurs, même si c'est dans une banlieue de Gand, dans la périphérie du centre-ville où j'ai élu domicile, - pour toutes ces raisons, je passerai ici mon mois d'août, tout comme j'ai passé ici le mois d'août de l'année dernière, en compagnie de Souris, en ta compagnie aussi, dans cette maison, dans ces pièces. Il doit sans doute t'en rester quelques souvenirs. (...)

(...) Hier, c'était mon premier jour ici, et quand le soir est tombé du ciel en même temps que l'énième averse et bien avant l'heure du feu d'artifice, j'ai pris conscience que je m'étais fait des idées en pensant que j'allais passer des vacances délectables et m'amuser à ne rien faire de particulier. À ma grande surprise, tout dans cette maison me faisait penser à toi, et la seule façon d'échapper à cela aurait été de retourner dans mon appartement. Comme presque toujours à ce moment de la journée, j'ai songé à t'appeler aussi, mais je savais bien que cela n'était plus possible, parce que nous aurions fini par nous ensevelir sous les «je suis désolé(e)», moi parce que je t'appelais alors que j'étais déprimé, toi, parce que tu ne m'appelles plus jamais, tellement tu es heureuse. Toujours tout aussi machinalement, je me suis dit ensuite qu'il fallait que je t'écrive une lettre et, machinalement encore, comme tous les jours à peu près ces derniers mois, je me suis rendu compte que cela n'avait aucun sens. C'est alors qu'a germé en moi le projet que j'exécute ici même sur ces pages, et que les préparatifs nécessaires à sa mise en place, associés aux souvenirs de l'année dernière, m'ont aidé à traverser ce qui restait de la soirée.

Bien sûr, j'ai repensé à l'épidémie, et bien sûr, j'ai été pris d'angoisse à l'idée que l'épidémie allait ressurgir. C'est une angoisse qui refait souvent surface, à chaque fois que Souris se gratte, qu'une irritation me chatouille la peau ou quand je vois soudain apparaître sur ma feuille de papier quelque chose qui n'y était pas auparavant et qui disparaît dès que je fais mine de l'examiner de plus près. Je sais que si l'épidémie revient, je serai seul à devoir l'affronter et

que c'est sans la moindre assistance que je devrai faire face à ces centaines, ces milliers même de petits traits noirs. Je suppose néanmoins que les précautions que mes amis ont prises se sont avérées opérantes, et si l'épidémie devait malgré tout ressurgir cet été, j'attendrais tranquillement leur retour. Il n'y aurait pas le moindre changement, ce qui serait pour le moins surprenant si l'on songe aux bouleversements qui se sont produits l'année dernière.

Jamais nous n'avons véritablement habité ensemble, car si nous avons cohabité, c'était à chaque fois dans des demeures qui n'étaient pas à nous, tantôt nous occupions les positions délaissées par des tiers qui avaient quitté les lieux, tantôt nous nous retrouvions dans une situation toujours exceptionnelle qui ne devait durer qu'un temps mais qui en raison de circonstances se terminait toujours avant la date prévue. L'année dernière nous avons vécu une semaine dans cette maison comme si nous avions été mariés et que Souris avait été notre enfant, lorsqu'un beau jour nous nous sommes rendu compte que toutes les composantes de la maison, - les sols, les plinthes, les escaliers, les portes, les interstices, les conduites, les linteaux, les appuis et les montants des fenêtres - ainsi que tous les objets de la maison, grands et petits, - les armoires, les chaises, les fauteuils, les lits, les oreillers, les livres, les plantes, les claviers, les commandes à distance, les lampes, les paillasons, les fourchettes, les draps - en combinaison avec tous les êtres vivants qui utilisaient ces objets ou qui se déplaçaient parmi eux, qu'absolument tout donc était assailli par une innombrable et indistincte quantité de puces. (...)

(...) Il pleut, comme il a plu chaque jour au moins une fois cet été. Il y a une demi-heure je suis passé chez le boulanger, ici dans la rue, et il semble bien que j'y ai parlé pour la première et la dernière fois de la journée. J'ai mangé, puis péniblement escaladé l'escalier, avec un nouvel élan à chaque marche et mon genou qui fléchissait davantage, et il me fallait en même temps prendre garde de ne pas trébucher sur Souris, qui lui aussi, quoique de façon bien plus lestée, grimpeait à l'étage en se glissant entre mes pieds comme un poisson vélocé, frétilant et souple. En regardant tout à l'heure par la fenêtre, je me suis dit que la matinée s'était écoulée pareille à de froids nuages gris et obscurs, qu'à aucun moment le soleil n'avait pu être de la partie, et je me suis mis à douter du résultat des mots que je venais d'assembler et du résultat que j'en avais espéré.

Durant l'été que nous avons passé ici l'année dernière, le temps était tout autre, rien de moins qu'une canicule s'était abattue, et la nuit il faisait une chaleur insupportable, car cette maison est sans grenier et n'a qu'une plate-forme, juste au-dessus de la chambre à coucher. Ce qui explique pourquoi la nuit il fait si froid maintenant, de sorte que je dois avoir recours à des couvertures supplémentaires et fermer les fenêtres longtemps avant la tombée de la nuit afin d'éviter que n'entre la fraîcheur. Cet hiver en été me rassure aussi, l'épidémie ne va pas rappliquer. L'année dernière Internet ne t'avait-il pas fait savoir avec force détails que les températures élevées avaient une incidence indéniable sur l'accroissement soudain d'une population de puces? Lorsqu'il fait humide et chaud, une poignée de puces peut en moins de deux heures se multiplier en une masse grouillante. Il suffit pour cela, dit encore Internet, des températures exceptionnellement élevées et un état d'immobilité, d'extrême inertie et d'abandon. Et en effet, l'année dernière, nous n'avions intégré cette maison que quelques jours après le départ de mes amis, je crois bien me souvenir que c'était parce ce que tu étais dans l'impossibilité de te libérer plus tôt. Les quelques jours que la maison s'était retrouvée vide, Souris avait eu à boire et à manger grâce à une voisine, qui, toutes ses visites confondues, n'avait guère passé plus d'une heure ici. L'état d'abandon combiné à la chaleur avait donc permis aux puces de pondre leurs œufs sans retenue et de se disperser ainsi dans les moindres recoins et interstices de la maison. (...)

(...) En allant à pied tout à l'heure au restaurant, j'ai remarqué que je continue à guetter les maisons et les appartements qui sont à louer ou à vendre, faire cela est devenu un réflexe - plutôt une habitude d'ailleurs qu'un réflexe, comme un fond sonore qui me tient compagnie quand je me rends dans des zones urbanisées, c'est-à-dire presque à chaque fois que je sors de chez moi. À chaque fois que j'aperçois les couleurs d'une affiche apposée à une façade ou une fenêtre, je me demande quel effet cela ferait d'habiter là, qui est l'habitant actuel, si c'est grand assez pour y emménager à deux, si les installations et les conduites sont en bon état, et je me demande évidemment aussi quel est le prix de location ou de vente. Je ne me mets plus à chercher aussi souvent sur le net les sites d'agences immobilières, même si cela m'arrive encore, par ennui, quand je rentre le soir trop exténué pour faire autre chose; je ne suis plus en état alors de contrôler mes errances sur le réseau, je vagabonde à la dérive, en lanternant mais sans pouvoir m'arrêter, comme une touffe d'algues en plein océan - être englouti dans la gueule de moteurs de recherche qui passent au crible appartements, maisons et studios, est encore ce qui peut advenir de moins grave.

C'est en pensant à toi ou en étant souvent en ta compagnie aussi, que j'ai parcouru des centaines d'annonces virtuelles. Régulièrement, et conformément à ce que ce genre de pages permet de faire tout naturellement, nous nous envoyions un courriel signalant parmi toutes les offres une proposition qui, pour une raison ou une autre, nous paraissait alléchante. Parfois, c'était un rêve inaccessible, une maison de ville au centre de Gand qui, côté rue, avait l'air quelconque, mais qui à l'arrière se déployait en un véritable château avec une piscine dont l'eau était maintenue à une température constante de 30 degrés, un appartement gigantesque avec vue sur le parc municipal à Anvers, une maison de maître de dimensions quasi inhumaines à Bruxelles, non loin de la place Saintelette; parfois il s'agissait d'un bien immobilier qui en raison de circonstances n'avait de valeur que pour nous, par exemple parce que sur une des photos représentant l'intérieur figurait un meuble comme la table de salon que nous avions fracassée sous le poids de nos corps entremêlés, ou parce qu'il s'agissait d'une maison que nous avions vue quelques jours auparavant au cours d'une de nos promenades - mais la plupart du temps c'étaient de véritables affaires à ne manquer sous aucun prétexte, d'honnêtes propositions dont le sérieux tenait le coup au moins deux secondes, avant que leur valeur ou leur vraisemblance ne se voie relativisée par l'expéditeur ou le destinataire. Régulièrement j'ai cru ainsi avoir trouvé la maison où nous aurions pu vivre heureux ensemble, par exemple parce qu'elle était très grande et qu'elle disposait de deux bureaux, parce que les détails et la décoration correspondaient de manière idéale à nos goûts et nos souhaits, ou parce qu'elle était idéalement située, par exemple à deux pas d'une gare sans trop subir les nuisances du trafic ferroviaire. À chaque fois cependant surgissait un irréductible inconvénient sur lequel tu attirais mon attention, ou moi la tienne. Un appartement était par exemple entièrement recouvert d'un carrelage bien trop froid, ou une cuisine ouverte était intégrée à la salle de séjour, abomination prouvant une fois de plus l'empiètement des repas sur la vie quotidienne, ou un immeuble art déco avait récemment été agrandi d'une affreuse terrasse en aluminium gris clair. Et dans les cas où n'intervenait pas un tel défaut irréductible, c'étaient des circonstances pratiques qui nous empêchaient d'aller jeter un coup d'œil, par exemple parce que nous étions sur le point de nous installer pendant quinze jours chez des amis, ou parce que toi ou moi ou tous deux devions garder le lit, foudroyés par la grippe. Une seule fois aussi, je m'en souviens, j'ai appelé l'agence pour régler la visite d'un appartement qui donnait sur le parc de l'Harmonie à Anvers et qui était à vendre pour une bouchée de pain tout en disposant de quatre chambres à coucher, lorsqu'il s'avéra qu'il avait été vendu deux semaines plus tôt mais que l'agence avait omis d'actualiser son site sur Internet.